

PERSONNAGES.

ACTEURS.



LE BARON DE RÉMIVAL, dilettante.	M. <i>Lepeintre, aîné.</i>
LA BARONNE DE RÉMIVAL.	Mlle <i>Delia.</i>
HORTENSE, leur filleule, élevée chez le Baron.	Mlle. <i>Huby.</i>
PROSPER, jeune compositeur français, élevé par le Baron.	M. <i>Fédé.</i>
LA COMTESSE DE CLARISKA, riche étrangère, folle de la musique italienne.	Mlle. <i>Clara,</i>
BOLAFI, compositeur italien.	M. <i>Emile</i>
LA VERDIÈRE, dilettante enragé.	M. <i>Fontenay.</i>
SAINT-FÉLIX } Dilettanti.	M. <i>Gabriel.</i>
EDMON. }	M. <i>Davenne.</i>
M. TARDIF.	M. <i>Lepeintre, jeune.</i>
MAD. TARDIF.	Mad. <i>Bras.</i>
LEURS QUATRE FILLES. (personnages muets.)	
Mlle. JACINTHE, cantatrice de l'Opéra.	Mlle. <i>Jenny-Colon.</i>
PRÉVOT, garçon de café de Tortoni.	M. <i>Emilien,</i>
VILAC, perruquier-coiffeur-vélocipède.	Mlle. <i>Minette.</i>
UN DOMESTIQUE DE LA COMTESSE CLARISKA.	M. <i>Rodolphe.</i>
1 ^{re} . Ouvreuse } de loges à l'Opéra.	Mlle. <i>Dumont.</i>
2 ^e . Ouvreuse }	Mlle. <i>Langlois.</i>
MAHOMET II et sa suite.	
FEMMES GRECQUES.	
FOULE.	
DILETTANTI.	

La scène se passe à Paris, en octobre 1826.

Avis. — S'adresser pour la partition, ou les airs de cet ouvrage, à M. HUS DESFORGES, chef d'orchestre du Vaudeville, au théâtre.

LE DILETTANTE

OU

LE SIÈGE DE L'OPERA,

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une salle de concert chez le baron ; on y voit toutes sortes d'instrumens , et les bustes des compositeurs les plus célèbres d'Italie et d'Allemagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, PROSPER, HORTENSE.

LA BARONNE.

Je crois en vérité que mon mari perdra la tête avec sa musique italienne.

PROSPER.

Il est sûr qu'on ne trouverait pas dans tout Paris un dilettante plus déterminé.

LA BARONNE.

Dans tous Paris !... je désie qu'on trouve son pareil dans le monde entier ; et ce qu'il y a de plus singulier c'est qu'il ne sait pas une note de musique.

PROSPER.

C'est toujours comme cela ; mais du reste , la manie de M. le baron de Rémyval est la maladie à la mode dans le beau monde ; c'est là que se jugent gravement et en dernier ressort les œuvres lyriques qui nous viennent de l'étranger... car pour la musique française, c'est à peine si l'on ose s'en

occuper en passant, aussi que trouve-t-on dans la salle de concert de M. le Baron... le Français par excellence, quant aux manières et aux sentimens politiques! les bustes de tous les compositeurs ultramontains, de tous les orphées de l'autre rive du Rhin... Rossiini... Mozart... Cimarosa, Mayer-Berr, Paësiello, Wéber et pas une célébrité française... l'esprit national de M. le Baron ne descend pas jusques là.

AIR : De la Sentinelle.

Nul n'est, dit-on, prophète en son pays;
 Ce vieil adage est vrai surtout en France,
 Et les talens ont pour nous peu de prix,
 Quand près de nous ils ont reçu naissance.
 Aussi, voit-on émigrer ces talens
 Pareils à cet essaim volage
 Des chantres ailés du printemps,
 Qui vont chercher en d'autres champs
 Un sûr abri contre l'orage.

LA BARONNE.

Pour en revenir à nos dilettanti, vous savez que le siège de Corinthe les met tous en rumeur aujourd'hui; mon mari n'en a pas fermé l'œil depuis trois jours, il mourrait je crois, de chagrin s'il ne pouvait voir la première représentation de cet opéra; monsieur le Baron est d'un ridicule achevé.

HORTENSE.

Oh! pour moi, je pardonnerais volontiers ce travers à M. le Baron, s'il n'allait pas chez lui jusqu'à vouloir me faire épouser M. Bolafi.

PROSPER, riant.

Ah! oui! il signor Bolafi... le Bazile du dilettantisme; c'est un original, fort honnête homme du reste, qui a trouvé le moyen de s'introduire dans les meilleures maisons de Paris en flattant la manie musicale de ces dames et de ces messieurs; il devait naturellement s'emparer de l'esprit de M. le Baron, son accent italien était une première chance de succès.

HORTENSE.

M. le Baron est mon bienfaiteur; pauvre orpheline je dois tout à ses bontés... jamais je ne l'oublierai, mais jamais je ne consentirai à ce mariage.

PROSPER.

N'est-ce pas aussi à sa noble générosité que je dois l'éducation que j'ai reçue, et ne m'a-t-il pas fait voyager à ses frais en Allemagne et en Italie pour me perfectionner dans l'art de la composition qu'il place bien au-dessus de tous les arts... malheureusement mes progrès n'ont pas répondu à son attente : il voulait faire de moi un compositeur tudesque ou napolitain, et je suis resté Français.

LA BARONNE.

C'est ce qu'il ne vous pardonnera jamais!

LE BARON, en dehors.

Qu'on aille sur-le-champ chercher mon barbier.

LA BARONNE.

Je l'entends ; laissez-moi avec lui, mes enfans, et reposez-vous sur mon amitié. Depuis long-temps votre mariage est arrangé dans ma tête : vous vous convenez sous tous les rapports, et je saurai bien déjouer tous les projets de mon cher mari.

(*Hortense et Prosper sortent.*)

SCENE II.

LA BARONNE, LE BARON.

LE BARON, un journal à la main.

AIR : *Du Barbier de Séville* (de Rossini.)

Bon, enfin le voilà, le voilà

Ce grand opéra

Qu'on attend

Tant.

C'est pour ce soir ;

O jouissance,

Je vais le voir ;

Le voilà, le voilà, le voilà

là.

Dieu, quelle affluence

Va se porter là,

Et puis, quel silence,

Quand on commencera.
Oh! comme l'on écoutera.

Voilà,
Voilà...

Quelle ouverture,
Suave et pure,
Quel doux Murmure,
Et puis, soudain,
C'est une rage,
C'est un tapage,
Un long suffrage
Court de main en main;
C'est admirable,
C'est délectable.
Dieu, quel fini;
C'est Rossini
Fini.

Bonheur suprême,
Délire extrême,
Nous crierons tous en chœur :
L'auteur, l'auteur, l'auteur ;
Oui, l'auteur !...

LA BARONNE.

Peut-on enfin vous parler, monsieur le Baron ?

LE BARON.

Ah! c'est vous, ma chère amie, j'en suis charmé... Moi, de même... Pardonnez.. mais je suis excessivement pressé... Je n'ai pas une minute à perdre; je n'ai pas encore mon billet pour ce soir...

LA BARONNE.

Pourquoi n'avoir pas fait louer une loge.

LE BARON.

Plus!.. plus!.. depuis trois mois, c'est une rage, une fureur... qui diable se serait attendu à cela... ordinairement un grand opéra se répète pendant dix mois, pendant un an... on a le temps de se retourner... point... au bout de cinq mois et demi d'étude, han!.. le *Siege de Corinthe* sur l'affiche, c'est un véritable guet-à-pan, musicalement parlant...

LA BARONNE.

Laissons cela, j'ai à vous parler du mariage d'Hortense avec votre filleul, le jeune Prosper...

LE BARON.

Vous choisissez mal votre temps, ma chère Baronne, aujourd'hui, je ne vis que pour le siège de Corinthe, je ne respire que pour le siège de Corinthe, je ne veux entendre parler que du siège de Corinthe, un ouvrage du grand Maestra sur des paroles françaises... Le poème ne ferait peut-être pas un sou... mais avec la musique du Cygne de Pesaro... oh ! Dieu, que ça doit être beau ; et les Grecs qui se trouvent là... les Grecs!...

LA BARONNE.

Je vous pardonne cet enthousiasme-là.]

LE BARON.

Oh ! je sais bien, Madame, que vous n'aimez pas la musique italienne ; je sais que vous ne sentez pas tout ce qu'il y a de noble et de beau dans la musique allemande ; mais ce n'est pas votre faute... cela tient à l'organisation... vous n'avez pas de nerfs...

LA BARONNE.

Mais, Monsieur..

LE BARON.

Non, avouez que vous n'en avez pas : si vous en aviez, madame la Baronne ; si vous en aviez, vous ne passeriez pas une journée sans vous prosterner comme moi devant ces génies supérieurs, ces hommes immortels... Oh ! Dieu ! et mon barbier qui n'arrive pas !... et mon billet qu'il faut que je me procure !... si je manquais cette représentation, je me croirais deshonoré...

LA BARONNE.

Pourquoi vous désoler, il n'est pas donné à tout le monde...

LE BARON.

D'aller à Corinthe ; je n'en rencontre pas un qui ne me donne cette consolation, mais nous verrons ; je cours chez notre aimable dilettante, la comtesse de Clariska, notre voisine ; elle doit avoir une loge celle-là, ou personne n'en aura ; je la connais trop pour croire qu'elle me refusera une place.

LA BARONNE.

Elle en a peut-être déjà disposé.

LE BARON.

Qu'est-ce que ça fait, quand il y a place pour six , il y a place pour sept , pour huit , pour dix. Les vrais dilettanti n'ont pas besoin d'être bien assis ; ils n'ont pas besoin de voir ; qu'est-ce qu'ils veulent ? ils veulent entendre ; —L'oreille est tout chez eux ; c'est leur corps ; c'est leur esprit ; c'est leur âme ; et pourvu qu'il y ait place pour l'oreille..... ils sont heureux et satisfaits , musicalement parlant.

LA BARONNE.

C'est qu'il y a des oreilles qui tiennent tant de place.

LE BARON.

En long , c'est possible ; mais en travers...

LA BARONNE.

Allez , vous êtes un extravagant !... Décidément . quand comptez-vous vous occuper du mariage d'Hortense et de Prosper.

LE BARON.

Après le siège de Corinthe... mais Prosper n'épousera pas Hortense... J'ai promis ma filleule au signor Bolafi... ce cher ami qui , depuis hier , s'est mis en campagne pour me procurer un billet... Votre Prosper y'a-t-il songé seulement ? un petit sot que j'aimais comme mon fils ; que j'envoie en Italie et en Allemagne , pour en faire un Mozart... un Rossini , et qui en revient avec le talent de Daleyrac et de Grótry , je ne lui pardonnerai jamais ce tour-là.

LA BARONNE.

Grétry et Daleyrac en valent bien d'autres.

LE BARON , levant les épaules.

Ils n'ont que cela à vous dire ! mais , voyez si mon Figaro...

LA BARONNE.

Ainsi , vous êtes bien décidé à donner votre filleule à M. Bolafi.

LE BARON.

Très-décidé.

LA BARONNE.

Et à renvoyer M. Prosper.

LE BARON.

Non, il restera chez moi... ma maison sera toujours la
sienne... peut-être, un jour, changera-t-il d'école, et
alors...

LA BARONNE.

Et quand croyez-vous faire ce beau mariage ?

LE BARON.

Après le siège de Corinthe,

LA BARONNE.

AIR : *Vaudeville de la Visite.*

Ah vraiment, c'est désolant !
Baron, je vous le répète :
Vous avez perdu la tête.

(*Mouvement du baron.*)

Musicalement parlant.

LE BARON.

Cela se peut, mais ce soir,
Je veux, morbleu, qu'on m'éreinte
Si l'on m'empêche de voir
Ce beau siège de Corinthe.

ENSEMBLE.

LA BARONNE.

Ah ! vraiment, c'est désolant,
Etc. etc.

LE BARON.

Je crois d'ici que j'entend
Le clairon et la trompette ;
Quelle musique parfaite,
Et quel succès éclatant !

(*La Baronne sort.*)

SCÈNE III.

LE BARON, VILAC.

(Il arrive avec sa trousse à rasoirs, une bouilloire d'eau chaude, une boîte à savonnette, une serviette, etc.)

VILAC.

Me voilà, monsieur le Baron, me voilà.

LE BARON.

Arrivez donc, monsieur le gascon; arrivez donc, je vous attends pour sortir.

VILAC.

C'est que...

LE BARON.

Un drôle qui me fait attendre, et que j'ai pris pour barbier, bien qu'il ne sache pas une note de musique; il rase très-bien..... c'est vrai, mais il ne chante pas..... au contraire.....

VILAC.

C'est que...

LE BARON.

Vous ne savez donc pas, Monsieur, que vous m'exposez à n'avoir pas de billets ce soir, pour le siège de Corinthe; qui a pu vous retenir si long-temps?

VILAC.

C'est que je faisais la barbe à M. Mahomet.

LE BARON.

Ah! vous faisiez la barbe...

VILAC.

A l'acteur qui chante ce soir moussu Mahomet dans l'opéra...

LE BARON.

C'est différent... la barbe de Mahomet devait passer naturellement avant la mienne, musicalement parlant..... Dépêche-toi...

VILAC.

C'est l'affaire d'un sixième de seconde. (*Il s'apprête à le raser.*)

LE BARON.

Paraît-il content de son rôle, Mahomet second.

VILAC.

Il dit que ça ne vaut pas Mahomet premier.

LE BARON.

Je m'en doute bien; mais la musique.

VILAC, le rasant.

La musique, elle est superbe, magnifique; je me suis laissé dire qu'il y aura un canon dans l'orchestre...

LE BARON.

Un canon.

VILAC.

Apparemment qu'il ne sera chargé qu'à poudre.

LE BARON.

Je le présume.

VILAC.

Voyez pourtant qu'est-ce qu'ils vont s'imaginer à présent, et qu'est-ce qui aurait jamais cru que le canon finirait par devenir un instrument de musique.

LE BARON.

Rossini est capable de tout!... Et, dis-moi, moussu Mahomet, comme tu l'appelles, t'a-t-il dit qu'il eût un bel air à chanter dans la pièce?

VILAC.

Oh! oui; oh! je l'ai entendu... La semaine dernière, je suis allé à l'Opéra porter à mamselle Vénus son tour qui était défrisé, et j'ai vu la répétition.

LE BARON.

Tu as vu la répétition du siège de Corinthe! il n'y a du

bonheur que pour ces gens-là, musicalement parlant ; eh bien ! qu'en dis tu ?

VILAC.

Oh ! c'est beau... c'est beau... ça va faire un fier honneur au peintre en bâtimens qui a fait les décors, toujours.

LE BARON.

Et la musique.

VILAC.

Savez-vous, moussu le Baron, qu'il y a là dedans des Grecs et des Turcs... Moussu Mahomet est pour les Grecs.

LE BARON.

Non, tu te trompes. il est pour les Turcs.

VILAC.

Vous vous trompez, moussu le Baron ; comme on ne peut pas entendre ce qu'on dit à l'Opéra , je lui demandais ce matin, en le rasant : Moussu, êtes-vous pour les Grecs ? et il m'a répondu : Oui, mon petit, jusqu'au dernier soupir.

LE BARON.

C'est ça... Il était pour les Grecs ce matin, et il sera pour les Turcs ce soir... Ce n'est pas le premier qui, du matin au soir... mais... il s'est amusé à tes dépens, Mahomet est pour les Turcs, va toujours.

VILAC.

Est-ce bien vrai, ce que vous dites-là, moussu le baron , c'est que je ne voudrais pas me compromettre, voyez-vous : Il m'a promis un billet pour aller l'applaudir, et je lui ai dit qu'il pouvait compter sur moi ; mais, sandis, si moussu Mahomet est réellement pour les Turcs, je ne suis pas son homme, car tel que vous me voyez, moussu le baron, je suis pour les grecs moi.

LE BARON.

Toi ?

VILAC.

Oui, moussu le baron, dimanche prochain, je vais courir à leur bénéfice dans le Champ-de-Mars.

LE BARON.

Courir !

VILAC.

Ah ! c'est que vous ne savez pas que je joins maintenant à l'état de barbier-coiffeur, celui de Vélocipède, je fais six fois le tour du Champ-de-Mars en 48 minutes, je serais homme tel que vous me voyez à aller déjeuner à Bordeaux et à revenir dîner à Paris.

LE BARON

Nous vivons dans le siècle des prodiges.

VILAC.

Pour en revenir au siège de Corinthe, les Grecs et les Turcs sont en bisbille, comme aujourd'hui. Pour lors il y a un jeune Grec de mon âge, pas plus grand que moi ; mais un peu plus gros, il est amoureux d'une petite Grecque jolie comme une Française, il y a au fond une citadelle comme qui dirait le garde-meuble et de l'eau tout près comme qui dirait la Garonne. Moussu Mahomet veut prendre la ville de Corinthe. Il tient à la main son grand sabre comme qui dirait ce rasoir, et il chante devant tout ce monde.

Chantant du récitatif.

Vos jouts sont accomplis.

(*Il imite le roulement des timbales.*)

Fron, fron, fron,

La victoire fidèle

A suivi le Croissant....

Le Croissant ! parce qu'il faut vous dire que moussu Mahomet aura la lune sur son schakos.

(*Il chante.*)

A suivi le Croissant.

(*Il le rase.*)

LE BARON.

Eh ! tu m'écorches !

VILAC.

Le menton ?

LE BARON.

Eh ! non... les oreilles....

VILAC.

Pardon moussu le baron , mais j'ai l'enthousiasme des arts , moi ! Je suis un vrai dilettanti.

LE BARON.

Tout le monde s'en mêle....

VILAC.

Vous êtes rasé... Maintenant je cours chez moussu Tardif, de là j'irai m'informer si moussu Mahomet est réellement pour les Turcs et s'il est pour ces mécréans sans Dieu, qu'il prouve garde à lui. (*Il sort*).

SCENE IV.

LE BARON , seul.

Courons maintenant chez la comtesse Clariska... et n'oublions pas que je dois rejoindre Bolafi au café Tortoni , le café le mieux situé.... musicalement parlant ; Opéra au nord ; les Italiens au midi.... et l'Oléon aux Antipodes.

AIR : *De la galopade , ou du Diable d'argent.*

Quel espoir ,
C'est ce soir
Qu'on verra
L'opéra.
Que le monde
Attend à la ronde.
Quel moment
Délectant.
Ah ! rien qu'en
Y songeant ,
Tout mon sang
Est un vrai volcan.

O divin Rossini ,
Après cette œuvre-ci ,
Ce chef-d'œuvre attendu ,
Que nous réservas-tu ?

(15)

Quel espoir ,
C'est ce soir ,
Etc. , etc.

Nous entendrons, dit-on ,
Ronfler jusqu'au canon...
Si tu veux faire mieux ?...
Gare à la bombe !... ô Dieux !

Quel espoir ,
C'est ce soir
Qu'on verra
L'opéra
Que le monde
Attend à la ronde,
Quel moment
Délectant.
Ah ! rien qu'en
Y songeant ,
Tout mon sang
Est un vrai volcan.

(Il sort.)

ACTE II.

*Le Théâtre change et représente une salle élégante
du café Tortoni, beaucoup de tables entourées
de monde, et sur lesquelles brûle du punch.*

SCÈNE PREMIERE.

M. DE LA VERDIÈRE, SAINT-FÉLIX, EDMON,
DILETTANTI.

LA VERDIÈRE.

Voyez un peu si Prévot reviendra.

SAINT-FÉLIX.

Peut-être refuse-t-on à la caisse de lui donner des
billets.

LA VERDIÈRE.

Avec une lettre de recommandation de moi ?.. Rossignol de La Verdière, abonné depuis trente-sept ans, à l'Académie Royale de Musique et aux Bouffes... Je... Je voudrais bien voir que la direction osât me refuser quelque chose.

EDMON.

Abonné depuis trente-sept ans.

LA VERDIÈRE.

Oui monsieur, trente-sept ans, oh ! je ne suis pas fait d'hier, je m'en vante : trente-sept ans, ce qui à raison de 500 francs par an, fait bien 18,500 francs que j'ai versés dans la caisse de l'Opéra... Ce qui n'empêche pas que mes entrées ne soient suspendues aujourd'hui comme entrées de faveur.

TOUS.

Quelle faveur !

LA VERDIÈRE.

Je m'en vante.

TOUS

Oh ! voilà Prévot ! voilà Prévot.

SCÈNE II.

LES MÊMES , PRÉVOT (*entrant*).

PRÉVOT.

Oui messieurs me voilà.

TOUS ensemble.

Mon billet, mon billet !

PRÉVOT.

Pardon messieurs, mais vous me voyez essentiellement désespéré, il n'y a pas de billets.

TOUS.

Il n'y a pas de billets.

PREVOT.

Pardon, messieurs ! il n'y en a pas un seul ; la caisse est fermée , et le directeur est allé dîner en ville pour n'être pas dérangé ; voilà toutes vos lettres.

LAVERDIERE.

C'est une horreur ! une indignité !.. heureusement il me reste encore une ressource, je vais aller chez mon parent, le baron de Rémival, il aura peut-être une place à m'offrir dans sa loge.

SAINT-FELIX.

Ah ! le voilà justement, ce cher baron.

TOUS ; allant au devant de lui.

Baron ! baron, une place pour moi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON :

Ouf ! je n'en puis plus...

LAVERDIERE :

Mon cher ami, je suis le plus ancien, je m'en vante et la place me revient de droit.

LE BARON.

Quelle place !

LAVERDIERE.

Que tu vas me donner dans ta loge.

LE BARON.

Dans ma loge, il faudrait en avoir une.

SAINT-FÉLIX.

Comment, baron, vous n'avez pas de place non plus.
Le Dilettante.

LE BARON.

C'est vous qui l'avez dit, jugez de mon désespoir, le baron de Rémival, le dilettante le plus déterminé, un homme que ne peuvent faire reculer toutes les doublures et toutes les demi-doublures des bouffes et de l'Opéra, un homme qui ne vit, qui ne respire que pour la musique italienne, le séide de Rossini, enfin n'a pas une place pour le siège de Corinthe!.. ce matin j'envoie à la caisse... rien... je vais demander une place à la petite comtesse ma voisine... elle allait envoyer chez moi pour en avoir une... Je vous demande s'il est possible d'être plus malheureux.

SAINT-FÉLIX.

Votre malheur ne nous console pas du nôtre!.. c'est un abus révoltant.

LE BARON.

Messieurs, il ne faut pas souffrir une pareille injure. Manquer le siège de Corinthe!.. assiégeons plutôt l'Opéra.

SAINT-FÉLIX.

Parbleu l'idée est excellente.

LAVERDIÈRE.

Moi je crois qu'il est plus sage d'attendre après-demain.

LE BARON.

Après-demain! après-demain! vous n'avez donc pas de sang dans les veines.

LAVERDIÈRE.

J'en ai comme un autre, je m'en vante.

LE BARON.

Et vous osez me proposer d'attendre à après-demain, vous Laverdière!.. ah! que vous connaissez peu votre ami; musicalement parlant.

LAVERDIÈRE.

Est-il enthousiaste, ce cher baron!

LE BARON.

Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi; vous n'êtes pas né Dilettante.

LAVERDIÈRE, s'échauffant.

Je ne suis pas né dilettante, moi l'inamovible du balcon de l'Opéra, moi qui... Oh! ce n'était pas autre fois comme aujourd'hui, je m'en vante, et de mon temps on ne courrait pas à l'Opéra pour y admirer des pirouettes, on y allait pour la musique.

AIR : *Le luth galant.*

De l'Opéra, moi, j'ai vu les beaux jours,
Tous les chanteurs criaient comme des sourds;
Eh bien! on admirait leur voix pleine et sonore;
C'était là le bon temps.

LE BARON.

Quel regret vous dévore.
On y criait jadis, et l'on y crie encore,
On y criera toujours.

LAVERDIÈRE.

Oh! dieu de dieu! quels souvenirs ça me rappelle, il me semble encore entendre le fameux Polinice quand il attaquait ce grand air. *Le fils des dieux, le successeur d'Alcide!* comme il vous déchirait l'âme.... en passant par les oreilles, c'était superbe, je m'en vante, Ce n'est plus qu'aux Français qu'il y a encore quelques gaillards de cette force-là... dans la tragédie.

(*On entend dans la coulisse un cri perçant.*)

TOUS.

Ah! qu'est-ce donc que cela?

LAVERDIÈRE.

C'est un cabriolet qui vient de verser à la porte de Tortoni, une jeune dame en sort, elle n'est pas blessée, je m'en vante.

LE BARON.

Eh! je ne me trompe pas, c'est l'héroïne de la pièce de

ce soir, la mélodieuse Jacinthe. Voyez pourtant à quoi tiennent les destinées des empires, si cette divina dona s'était blessée en tombant... le siège de Corinthe était remis à l'année prochaine.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; Mlle. JACINTHE, PREVOT, la conduisant,

PREVOT.

En attendant qu'on relève son cabriolet, si Madame voulait se remettre un instant de sa frayeur... Madame est toute tremblante.

Mlle. JACINTHE.

Ce ne sera rien!..

PREVOT, à un garçon.

Un verre d'eau pour Madame!.. pardon, Madame, si je vous offre un verre d'eau.

JACINTHE.

Merci Prevot.

PREVOT.

Pardon Madame...

LE BARON.

Offrez plutôt une bavaroise à Madame.

JACINTHE.

Oh! non, cela m'empêcherait de chanter; je ne sais pas même si la frayeur que j'ai eue... avec cela que je n'étais pas déjà très-bien disposée... mais que vois-je, c'est le baron de Rémival.

LE BARON.

Lui-même, charmante fauvette; tout à l'heure le plus désespéré des hommes et maintenant le plus heureux de vous rencontrer. Vous serez assez bonne pour me faire un billet de caisse.

JACINTHE.

Celanous a été expressément défendu par l'administration : on vous refuserait à la porte... que n'ai-je deviné cela... Je viens d'envoyer deux places à lord Melvil.

LE BARON.

Lord Melvil ! un anglais... deux places..! tandis que nous autres français ! ... Et de quel droit viennent-ils, ces anglais s'emparer des loges de notre opéra, surtout le jour où on joue le siège de Corinthe, le jour qui va voir résoudre à jamais sur notre théâtre national, cette grande et solennelle question : la musique italienne est-elle préférable à la musique française? oui, il y a long-temps que j'ai tranché la question, moi ; les uns disent : *mais*... les autres disent : *si*... il y en même qui disent : *si et mais* ; et moi je dis : *oui*..

JACINTHE, avec grâce.

Et moi, monsieur le baron, je dis : non !

LE BARON.

Non ! et vous chantez du Rossini ? O profanation !

JACINTHE.

Je le chante avec plaisir, baron, mais....

AIR : de M. Hus Desforges.

Ne me vantez plus désormais
 Votre musique italienne,
 La France est fière de la sienne,
 Et l'Europe a vu nos succès ;
 Par une bizarre manie,
 Vos compositeurs d'Italie
 Font toujours un bruit, un fracas,
 On écoute et l'on n'entend pas.
 Que le riant zéphire
 Effleure le gazon
 C'est la cymballe et le clairon,
 Fron, fron, fron, fron.
 Qu'un jeune amant soupire
 Près d'un jeune tendron,
 C'est la cymballe et le clairon,
 Fron, fron, fron, fron.
 En France, de la mélodie,
 On sait mieux les suaves loix.
 Chaque genre a son harmonie !
 Le clairon chante les exploits !

C'est lui qui conduit à la gloire ;
C'est lui qui sonne la victoire ;
C'est la musique des héros ;
La flûte tendre et vaporeuse
Peint le doux murmure des eaux ,
Ou bien sa voix mélodieuse
Imite le chant des oiseaux ;
La lyre et la harpe de France
Changent les doux tourmens d'amour ;
Et sur le déclin d'un beau jour ,
Le son du cor nous peint d'avance
Le calme de la nuit qui sur son char s'élançe.
Ah ! ne vantez plus désormais
Votre musique italienne ,
La France est fière de la sienne ,
Et l'Europe a vu nos succès.

LE BARON aux dilettanti.

Dites-donc, elle est bien heureuse que le signour Bolafine soit pas là... c'est lui qui aurait répondu en maître.

JACINTHE.

Vous ne voulez donc pas être de mon avis, baron ?

LE BARON.

Je n'en serais pas pour six mille francs, je n'en serais pas pour dix mille écus, que dis-je ? pour une loge à l'Opéra !

JACINTHE.

Ce n'est pas galant de votre part.

LE BARON.

J'en suis fâché.

JACINTHE.

† Mais l'heure m'appelle au théâtre... l'accident arrivé à mon cabriolet doit être réparé, je vous quitte... sans rancune, baron.

(Tous les dilettantis la saluent froidement).

SCENE V.

LES DILLETTANTES, BOLAFI.

LE BARON pendant la ritournelle de l'air qui suit,
Eh ! voila mon pilade ! musicalement parlant...

BOLAFI.

AIR : *Montagne.*

J'enrage (*bis.*) et vous me voyez confondu ;
J'enrage (*bis.*) je suis perdu.

(*Parlant.*)

Un verre de punch , par grâce.

(*On le lui donne.*)

(*Continuant l'air.*)

Ah ! cher Baron , quelle aventure ;
Pour nous , quelle déconfiture ;
J'ai fait tout le tour de Paris ,
J'ai visité tous nos amis ,
Tous les billets sont pris.

(*Buvant.*)

(*Parlant.*)

A la vôtre , cher Baron : (*Il boit.*)

(*Finissant l'air.*)

J'enrage (*bis.*) et vous me voyez confondu ;
J'enrage ! (*bis.*) je suis perdu !

LE BARON.

Et vous aussi Bolafi ! vous me manquez de parole !]

BOLAFI.

Ce n'est pas ma faute , cher baron ; mais , il y a queue dans la rue Lepelletier , il y a queue dans la rue Grange-Batelière , il y a queue dans le passage , il y a queue aux bureaux , il y a queue à la porte d'entrée , tout est pris... tout est obstrué ; les femmes crient , les hommes jurent... c'est un charivari complet , il y a impossibilité d'entrer.

LE BARON.

Il faut absolument en venir aux moyens violens, avez-vous du courage, messieurs ?

LAVERDIÈRE.

J'en avais en 1775, je m'en vante.

SAINT-FELIX.

Baron, conduisez-nous, nous vous suivrons.

LE BARON.

Il faut entrer par force, nous payerons quand nous serons dedans.

TOUS.

Adopté... à l'unanimité.

LAVERDIÈRE.

A l'unanimité!.. je m'en vante.

LE BARON.

AIR : *Au feu.*

Marchons
Et renversons,
Tout obstacle à notre passage;
Grâce à notre courage,
Nous arriverons.

TOUS.

Marchons, etc.

(Ils se groupent autour du Baron et sortent.)

ACTE III.

Le Théâtre représente le devant de l'Opéra avec la gendarmerie et la foule qui se presse autour du Théâtre; à droite est une boutique de Luthier, à gauche la boutique de Vilac; la rue est encombrée de monde.

SCÈNE PREMIÈRE.

VILAC (*entrant par la gauche*).

Ah!... sandis, voilà que j'ai rasé toutes mes pratiques, maintenant je m'en vais faire la queue pour tâcher d'avoir une bonne place au parterre, je puis applaudir en toute sûreté, car je l'ai demandé chez le Marchand de vin de la rue Favart. Moussu Mahomet Il est pour les grecs. c'était moussu le baron qui voulait me faire aller, mais à propos de monsieur le baron n'oublions pas que j'ai une lettre à lui remettre de la part de monsieur Prosper.. qui m'a recommandé de lui dire que ce venait de la part d'un dilettante de ses amis qui ne veut pas être connu il le croira, car il sait que c'est moi qui fait la barbe à tous les dilettanti, et qui coiffe toutes les dilettante du pâté des italiens. Mais qui est-ce que je vois venir par-là... c'est moussu Tardif!.. encore une pratique!.. c'est celui-là qui est joliment coiffé!.. oh! dieu du jour, qu'elle coiffure!

SCÈNE II.

VILAC, M. TARDIF. Mad. TARDIF, QUATRE DEMOISELLES.

Mad. TARDIF.

Avancez-donc, monsieur Tardif, avancez donc; vous voyez si j'avais tort de vous presser, c'est avec la plus grande peine

Le Dilettante.

maintenant que nous pourrons arriver aux bureaux ; il vous a fallu deux heures pour créper vos ailes de pigeons... encore si elles pouvaient servir à nous faire arriver plus vite... mais vous n'en êtes pas plus léger... trois quart - d'heure pour venir de la rue Papillon...

M. TARDIF.

Allez donc plus vite , quand vous avez sous le bras une petite mère si mignogne et quatre enfans à la suite.

Mad. TARDIF.

Oui Monsieur, quatre enfans... il est indispensable pour l'éducation musicale de mes filles qu'elles assistent à cette brillante représentation.

M. TARDIF.

Conduire des demoiselles dans la foule.. comme c'est moral.

Mad. TARDIF.

Silence, Monsieur.

M. TARDIF.

Depuis que ce damné dilettante de baron de Rémival a mis les pieds chez moi, elles sont toutes devenues aussi folles que lui.

Mad. TARDIF.

Allons, monsieur Tardif, point de vaines paroles.. tachez de nous frayer un passage dans la foule; je ne vous pardonnerais jamais, si je manquais cette représentation. Je veux en parler aujourd'hui à la soirée de madame la comtesse de Clariska, où nos filles et moi sommes invitées.

M. TARDIF.

Encore une jolie folle que votre comtesse.

Mad. TARDIF.

Allons, allons, ferme, poussez...

(Ici on entend une grande rumeur dans la coulisse.)

M. TARDIF.

Qu'est-ce qu'il y a donc par là bas!

VILAC.

Oh ! sans Dieu, comme on se bouscule.

SCENE III.

LES MEMES, LE BARON, LAVERDIERE, une aile de sa perruque emportée, SAINT-FELIX, EDMON, le col défait, DILLETTANTI, en désordre.

CHŒUR.

AIR *du Siège de Corinthe.* (Fin du premier acte.)

C'en est fait, plus d'espérance,
On nous a repoussés, meurtris ;
Dieu des arts, vois la violence
Qu'on a faite à tes favoris.

LE BARON.

Repoussés... repoussés! devant nous une population de profanes à remplir trois salles comme celle de l'Opéra ..

VILAC.

Ah ! voilà moussu le baron ?

LAVERDIERE.

Je ne me suis jamais trouvé à une affaire pareille, j'allais atteindre le bureau, un officier a crié arrêtez-moi cet homme là, j'ai baissé la tête, le factionnaire m'a saisi par les cheveux... heureusement la perruque n'est pas faite d'hier, je m'en vante; j'ai tiré, crac, mon aile gauche est restée au pouvoir de l'ennemi, mais j'ai sauvé le corps d'armée et l'aile droite, me voilà. Du diable si j'y retourne.

LE BARON.

Pas moyen d'attendrir les vandales! à la queue... retirez-vous, arrêtez-moi ces gens là, c'est tout ce qu'ils ont à vous dire. S'ils savaient toutes les angoisses où nous sommes plongés... moi surtout!.. cette incertitude me tue!.. entrerais-je? n'entrerais-je pas? je commence à croire que je resterai à la porte.

AIR Du village voisin.

Moi, moi, rester au milieu de la rue,
Quand dans l'enceinte, en ce jour on verra
Ces ignorans dont près de l'Opéra

Mugit l'infernale cohue,
Non, non, j'entrerais,
Je pénétrerais,
Je me placerais,
L'âme tout émue,

Dans un corridor, dans un petit coin.
Le grand Rossini s'entend de si loin,
Avec ses bassons, ses tamtams, ses clairons ; (Bis.)
Qu'importe une ou deux, ou même trois cloisons ; (Bis.)
Même, à la rigueur, ô divin Rossini !
Je crois qu'on pourrait vous entendre d'ici.

VILAC, s'approchant.

Moussu le baron... c'est moi, Vilac... votre barbier.

LE BARON, distrait.

Je ne me ferai pas raser aujourd'hui...

VILAC.

C'est pas pour ça ; je vous ai rasé ce matin... c'est une lettre
qu'on m'a dit de vous remettre...

LE BARON, la prenant et la mettant dans sa poche en marchant.
C'est bon, merci...

VILAC.

Vous ne demandez pas de quelle part ?

LE BARON.

Je n'ai pas le temps !.. que faire que résoudre.

VILAC.

Ma foi qu'il s'arrange, ma commission est faite.

BOLAFI.

En vérité, monsieur le baron, je suis dans la désolation
pour vous ?

LE BARON.

Merci, Bolafi... je connais votre amitié ; vous savez com-

pâtir à mes peines, vous... vous êtes mon pilade, musicalement parlant.

Mad. TARDIF, prenant le bras du baron.

Monsieur le baron je me suspends à votre bras, vous allez me faire entrer... il faut absolument que j'entre.

LE BARON.

Eh! Madame, le moyen d'entrer, nous vivons dans un siècle d'égoïsme musicalement parlant; il y a des gens qui ont des billets plein leur poche; (*Il frappe sur sa poche*) et qui aiment mieux les laisser perdre, que de partager avec qui que ce soit le plaisir, je dirai la gloire de se trouver au siège de Corinthe.... Eh! c'est la jeune comtesse de Clariska, encore une victime...

SCENE IV.

LA COMTESSE CLARISKA et les précédens.

LA COMTESSE.

AIR *De Marianne.*

En vérité, c'est un délire,
Mon cavalier a disparu,
Et sac, éventail, cachemire,
Dans la foule j'ai tout perdu,
Sans nulle crainte,
Pour voir Corinthe.

Pour pénétrer dans ses nobles remparts
Je me hasarde,
On me regarde

Puis mille voix partent de toutes parts;
Tous réclament le privilège
D'entrer le premier... et vraiment,
Devant un peuple si galant,
Moi, j'ai levé le siège.

Malheureusement j'en suis pour les frais de la guerre.

LAVERDIERE.

C'est comme moi...

LE BARON, à la comtesse.

Et vous allezvous retirer...

LA COMTESSE.

Je vous conseille de faire comme moi ; j'ai laissé par prudence ma voiture sur le boulevard , si vous voulez baron je vous ramène chez vous.

LE BARON.

Non, Madame, non, je dois entrer ou mourir sur la brèche ! musicalement parlant.

LA COMTESSE.

Rien ne peut altérer votre enthousiasme.

LE BARON.

Rien.. au contraire ! les obstacles m'irritent, m'enflamment... voyez mes nerfs!... vous n'avez donc pas trouvé une place dans la loge de madame de Saint-Phar.

LA COMTESSE.

Oh ! il arrive à cette chère amie le trait le plus piquant ; son mari qui l'adore a loué une loge depuis six mois.

Mad. TARDIF.

Voilà un excellent mari.

LA COMTESSE.

Elle me fait dire ce soir d'aller la prendre , je m'y rends, nous cherchons dans son secrétaire les coupons de la loge.. mais voyez si c'est avoir du malheur : son mari les a emportés dans son portefeuille à Saint-Cloud où il est appelé pour son service.

LE BARON.

Il y a de quoi se pendre.

Mad. TRADIF.

Que ces maris sont maladroits !..

LE BARON,

A Saint-Cloud dites-vous, belle comtesse ! deux lieues de Paris... une loge ! quelle idée... Saint-Phar est mon ami, il connaît mon écriture, il n'est que six heures, on ne commence qu'à huit.... *(Il prend son portefeuille, écrit au crayon et déchire une page)*. Vilac?

(51)

VILAC.

Moussu le baron !

LE BARON.

Dis donc, toi qui te vante d'aller déjeuner à Bordeaux et de revenir dîner à Paris... cent francs à gagner pour aller à Saint-Cloud et m'apporter une réponse à ce billet avant huit heures.

VILAC.

Du matin ?

LE BARON.

Du soir, dans deux heures, quatre lieues ce n'est pas trop pour toi... la moindre bête les fait.

VILAC.

Et je les ferai aussi, moussu le baron, donnez-moi le billet, vous aurez la réponse à l'heure dite, sans dieu ! car je veux voir la pièce aussi. (*En disant ces mots il se sert les reins avec un mouchoir.*)

LE BARON.

Néperd pas de temps... cours... vole ! (*Vilac sort en courant.*)

SCENE V :

LES MEMES, EXCEPTÉ VILAC.

LA COMTESSE.

Mon cher baron, vous perdez la tête, je crois.

LE BARON.

Je veux voir le siège de Corinthe !

LA COMTESSE.

Mais qui vous a dit qu'on trouverait M. Saint-Phar à Saint Cloud ! peut-être son service n'est-il qu'un prétexte pour se soustraire pendant quelques jours aux caprices de sa femme...

MAD. TARBIF.

Qui sait même s'il n'est pas en ce moment avec l'une autre dans la loge qu'il a louée pour madame de Saint-Phar ! les hommes sont des monstres, Monsieur.

LE BARON.

Et moi qui ne pensais pas à cela !... Vilac... ah ! bien oui, il doit être déjà à la barrière des Bons-Hommes, du train dont il va ;... voilà donc ce nouvel espoir anéanti?... que dis-je !... et quelle nouvelle idée... (*Il regarde le luthier.*) Non... non, mes amis... tout n'est pas encore désespéré... puisque la force est inutile, c'est à la ruse qu'il faut avoir recours.

LA COMTESSE.

Eh ! bien tentez encore un dernier effort, mais n'oubliez pas que je vous attends tous ce soir après l'opéra pour avoir des nouvelles.

LE BARON préoccupé de son idée.

Oui, belle comtesse, vous en aurez des nouvelles, et des nouvelles officielles, car nous y serons... Je ne sais où par exemple... dans la salle, dans le foyer, au ceintre, sur le théâtre, peut-être dessous... un dilettanti n'y regarde pas de si près, mais c'est égal nous y serons ; mes amis, mes chers compagnons d'infortune, écoutez-moi.

AIR : *Il me faudrait quitter l'empire.*

Jadis, Messieurs, l'harmonieux Orphée,
Le Rossini de ce temps immortel,
La lyreen main et la verve échauffée,
Sut attendrir plus d'un monstre cruel.
Chez ce luthier qu'offre un hasard prospère;
Louons, Messieurs, du mauvais ou du bon,
Et, nous croyant tous gens de la maison,
De l'Opéra l'implacable Cerbère
Va s'endormir à l'aspect d'un violon;

TOUS.

De l'Opéra l'implacable Cerbère,

Etc., etc.

O quelle idée !

LE BARON.

Suivez moi je dépose mille écus pour les frais et les dommages.

LAVERDIÈRE (le suivant aussi.)

Est-il intrépide.

(33)

BOLAFI.

Ah ! quel homme ! quel homme ! je suis en admiration devant lui (*ils entrent.*)

LA COMTESSE.

Quelle nouvelle extravagance !

MAD. TARDIF.

Quel dommage qu'il n'y ait pas de femme à l'orchestre des musiciens.

LA COMTESSE.

Je compte aussi sur vous, et sur vos filles, madame Tardif... vous savez que ma soirée ne commence qu'à une heure du matin, et si monsieur..

TARDIF.

Merci madame la comtesse... J'aime mieux aller me coucher.

MAD. TARDIF.

Eh bien ! monsieur allez vous coucher.

TARDIF.

Eh ! bien non je n'irai pas.

(*La comtesse se retire avec Bolafi qui lui donne le bras ; le baron sort de chez le luthier, suivi de tous les dilettanti, portant chacun un instrument différent. Laverdière ferme la marche avec un serpent.*)

CHŒUR.

AIR Du Maçon.

Avançons,

Assurance

Et silence.

Avançons,

Et nous réussirons. . .

(*Ils sortent. Madame Tardif se précipite à leur suite avec ses filles. M. Tardif disparaît le dernier.*)

Le Dilettante.

5

ACTE IV.

Le Théâtre change et représente l'intérieur de deux loges grillées l'ouverture des loges est dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, HORTENSE ET PROSPER (*entrant dans la loge de droite*), UNE OUVREUSE.

L'OUVREUSE.

Faut il baisser la grille de ces dames ?

LA BARONNE.

Non, laissez, nous la baisserons nous-mêmes.

L'OUVREUSE.

Ces dames désirent-elles un petit banc ?

LA BARONNE.

Oui.

L'OUVREUSE, après avoir donné le petit banc.

Ces dames n'ont pas besoin d'autre chose ?

PROSPER, lui donnant de l'argent.

Non, laissez-nous tranquilles...

L'OUVREUSE.

Merci, Monsieur... (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LA BARONNE, HORTENSE, PROSPER.

HORTENSE, lorgnant par un coin du store.

Où ! ma bonne amie, que de monde.

LA BARONNE.

Ne baissez pas la grille, ma chère Hortense, nous ne ve-

nous pas précisément pour l'opéra, si nous étions aperçus il nous arriverait quelqu'importun, et nous ne pourrions pas exécuter notre projet; vous êtes bien sûr, Prosper, que le baron aura le coupon de la loge qui est à côté.

PROSPER.

J'ai confié la lettre à quelqu'un dont l'intelligence vous est connue; monsieur le baron ne tardera pas sans doute à arriver, et qu'elle a du être sa joie à l'aspect de cette loge qui semble lui tomber du Ciel!

LA BARONNE.

Afin de lui ménager une surprise, et pour conduire toute ma famille à l'Opéra, j'avais fait à son insçu retenir ces deux loges depuis un mois; et par aventure, elles vont servir je l'espère à faire votre bonheur.

PROSPER.

Mais si vous alliez irriter encore plus monsieur le baron contre moi.

LA BARONNE.

Rassurez-vous; je connais son caractère: mon cher époux est très-jaloux au fond, mais il ne se donnera jamais le tort de le laisser paraître; le ridicule de ses prétentions musicales est le seul qu'il ne craigne pas d'afficher.

HORTENSE.

Voilà les musiciens qui entrent à l'orchestre.

LA BARONNE.

On va commencer et mon mari n'est pas encore là.

PROSPER.

Il se sera peut-être arrêté dans quelques loges de connaissance.

LE BARON, en dehors.

Ouvrez Madame, ouvrez vite! vous allez me faire perdre trente mesures.

PROSPER.

J'entends la voix de monsieur le baron.

SCÈNE III.

Les Mêmes , LE BARON , entrant dans la loge de gauche.

LE BARON.

AIR, *Comme il m'aimait*

Je suis dedans , (*Bis.*)
O félicité sans égale !
Je suis dedans , (*Bis.*)
Et quels singuliers incidents !
Pour moi le destin se signale ,
Voilà bien les loges , la salle ,
Je suis dedans ! (*Bis.*)

MÊME AIR.

Je suis dedans.
Et sûr d'entendre le grand maître.
Je suis dedans ,
En entrant , disent bien des gens ;
Mais en sortant , sans s'y connaître ,
Les profanes diront peut-être ! (*Bis.*)
Je suis dedans. (*Bis.*)

L'OUVREUSE.

Monsieur le Baron veut-il qu'on baisse la grille?

LE BARON.

Non , madame Ronflant , pas en ce moment : quand on commencera.

L'OUVREUSE.

Il y a long-temps que nous n'avions vu M. le baron.

LE BARON lui donnant de l'argent.

C'est vrai je ne sors pas des Italiens , mais puisque voilà les bouffes transportés à l'Opéra... nous nous verrons plus souvent , je l'espère... Laissez moi tranquille madame Ronflant , je veux être tout entier au siège de Corinthe , dieu ! quelle jouissance je me promets. (*L'ouvreuse sort.*)

PROSPER à la baronne.

Le voilà au comble de tous ses vœux.

LE BARON.

Mais cette loge de qui me vient-elle ! quel est le génie pro-

tecteur qui avait chargé Vilac de me la remettre , et ce petit drôle qui ne me disait pas ce que c'était , de sorte que si par hasard , je n'avais pas fouillé dans ma poche... c'est une attention de Bolafi , je n'en puis douter , ce cher ami... oh ! il aura ma filleule... et dans quel moment est-elle venue cette loge ? au moment où reconnus dans les corridors du théâtre pour des faux musiciens , nous étions forcés de battre en retraite devant la gendarmerie d'élite soutenue par quatre pompiers... J'en serai pour douze ou quinze cents francs de dommage chez le luthier , c'est un peu cher , mais je suis dedans ! je verrai le siège de Corinthe , je le verrai fort bien même , demain , ce soir , je pourrai dire je l'ai vu , et cela console de tout.

HORTENSE.

Voilà l'ouverture qui va commencer.

LE BARON.

Oh ! dieu !

(*Il baisse la grille de sa loge.*)

(*On voit la salle de l'Opéra , les musiciens sont à l'orchestre , le rideau est baissé.*)

L'ouverture , la préface de la partition... mais voyez un peu s'ils se tairont... chût.

(*On entend au loin des chût prononcés.*)

Voilà le premier coup d'archet...

(*A la place du coup d'archet on entend un roulement de timbales.*)

Non c'est le premier coup de timbales... ô Rossini !

AIR : *De Michel et Christine.*

(*Accompagné par les timbales et les cimbales qu'on entend dans le lointain.*)

Ah ! bravo ! ah ! bravo !

Que c'est beau ,

Voilà bien du nouveau.

Ah ! bravo ! ah ! bravo !

Bravissimo !

Grand Maestro.

LE BARON.

Quelle invention, quel génie!
PROSPER à la Baronne.
Ces motifs ne sont pas heureux!

LE BARON.

Dieu! quel torrent de mélodie.
PROSPER, à la Baronne,
Du bruit, rien de mélodieux!

LE BARON.

Chaque son nouveau me pénètre,
J'écoute et ne puis qu'admirer.....
(Nouveau roulement de timbales et trombones.)
O Rossini! laisse-moi respirer,
Si tu veux bien me le permettre...

ENSEMBLE.

Ah! bravo! ah! bravo!
Que cest beau!
Voilà bien du nouveau.
Ah! bravo! ah bravo!
Bravissimo! grand Maestro!

LA BARONNE, avec affectation.

Que dites-vous de cette musique, mon cher Prosper.

LE BARON.

Qu'entends-je?

LA BARONNE.

Concevez-vous quelque chose à l'enjouement de mon mari
pour la musique italienne.

LE BARON.

C'est la voix de ma femme!.. Madame la baronne en loge
grillée à l'Opéra, avec M. Prosper.. à mon insçu.

(Il remonte la grille de son côté.)

LA BARONNE.

(Bas) Il m'a entendu, (haut) levez la grille, mon ami.
(Prosper lève à son tour la grille de sa loge.)

LE BARON.

Levez la grille.

LA BARONNE.

Je ne voudrais pas que l'on me vit seule avec vous, le monde est si méchant, et mon mari est si jaloux.

LE BARON.

Jaloux moi, moi qui n'adore que la musique, mais quand je le serais, j'espère...

PROSPER, à Hortense.

Vous consentez donc à faire mon bonheur?

LE BARON.

Ceci me paraît assez clair.

LA BARONNE.

Oui je l'ai promis, mon cher Prosper, vous serez heureux... et bientôt je l'espère...

LE BARON.

Ça prouve du moins qu'il ne l'est pas encore... parbleu... j'en apprend de belles, moi, au siège de Corinthe... Heureusement la place n'est pas encore rendue... musicalement parlant.

LA BARONNE.

Mais vous me promettez Prosper de ne jamais changer.

PROSPER, à Hortense.

Le bonheur de toute ma vie sera de vous plaire!

LE BARON.

Elevez donc de jeunes orphelins, (*allant au fond*) et l'Opéra qui va commencer, (*revenant*) et madame la baronne.

LA BARONNE.

Tout le monde vous croit éperdument épris d'Hortense et cela favorise singulièrement nos projets.

LE BARON.

C'est cela, mademoiselle Hortense sera le prétexte, et Madame., (*coup de tamtam*) oh dieu ! l'introduction.

(*Pendant l'air suivant, il court de la grille à la cloison qui sépare les deux loges.*)

AIR: *De la Walse de Robin des Bois.*

Voilà l'opéra qui commence,
Je voudrais le voir, l'écouter ;
Mais, chez Madame, quel silence.
O ciel, que dois-je redouter.

PROSPER à Hortense.

Par mon amour, par ma constance,
Je me rendrai digne de toi.

LE BARON, parlant.

Digne de toi.

LA BARONNE.

Aimez toujours de même Hortense,
Afin de rester près de moi.

LE BARON, parlant.

Voyez-vous, voyez-vous le complot.

ENSEMBLE.

LE BARON.

Oui le premier acte s'avance,
Il faut le voir et l'écouter ;
Mais dans la loge, quel silence ;
O ciel ! qu'aurais-je à redouter.

LA BARONNE.

Voilà l'opéra qui commence,
Il faut le voir et l'écouter,
Je vous garde la récompense
Que vous avez su mériter.

PROSPER, HORTENSE, à voix basse.

Voilà l'opéra qui commence,
Il faut le voir et l'écouter ;
Oui, nous aurons la récompense
Qu'un amour vrai peut mériter.

LA BARONNE.

Ma tendresse pour vous s'explique ,
Vous seul , prévenez tous mes vœux ;
Mon époux aime la musique ,
Moi , j'aime à faire des heureux....

LE BARON , parlant.

Quel affront pour le corps des dilettanti :

ENSEMBLE.

Mais le premier acte s'avance ,
Il faut le voir et l'écouter ;
Oui , maintenant faisons silence ,
C'est le grand air qu'on va chanter.

(*Après ce morceau, Prosper baisse la grille de sa loge ; le Baron en fait autant de son côté. On voit alors le théâtre de l'Opéra. Le rideau est levé, Mademoiselle Jacinthe est en scène, sous le costume de Pamira, et entourée de femmes turques. Le Théâtre représente une place de Corinthe.*)

LE BARON.

Ah ! voilà la prima dona , l'aimable Jacinthe , qui va chanter son grand air.. chut...

PAMIRA.

AIR : *Du Siège de Corinthe.*

(Paroles du poème.)

O patrie infortunée ,
Quelle affreuse destinée ;
Ah ! de gloire environnée ,
Je voudrais briser tes fers.

CHŒUR , lointain.

De la Grèce infortunée ,
Tu déplores les revers ;
Mais , de gloire environnée ,
Tu pourras briser ses fers.

LA BARONNE, HORTENSE, PROSPER.

Elle est charmante ,
Elle m'enchanté ;
Comme elle chante ,
Sa voix arrive là.

Le Dilettante.

LE BARON, en délire.

Ah ! brava ! brava ! bravissima !

ENSEMBLE.

Brava ! brava ! bravissima !

UNE VOIX DU PÂTERRE.

Silence aux loges grillées.

LE BARON.

(*Il voit paraître dans le fond Mahomet II et sa suite.*)

Ah ! ah ! voici Mahomet avec sa suite... où diable sont-ils allés chercher des visages de Turcs comme ceux-là.... ils ont tous l'air de Chinois.... il y a de quoi compromettre le sort de la plus belle partition.

AIR : *De Julie.*

Quels Turcs, grand Dieu, quelles figures !
Leur aspect deviendra fatal,
Vit-on jamais de pareilles tournures
Sous le costume oriental :
On ne peut pas être plus mal.
De Constantinople, sans crainte,
On croirait voir les épiciers
Qui viennent, vêtus en guerriers,
Chercher du raisin de Corinthe.

PROSPER.

Voilà le final !

LE BARON.

Le final !

Final du second acte du siège de Corinthe (arrangé pour le Vaudeville, par M. Doche.)

LA BARONNE.

Cet acte admirable
Est déjà fini !
C'est incomparable ;
Voilà Rossini !
Quel tour impayable
Pour mon cher mari
Il se donne au diable
Comme à Rossini.

PROSPER et MORTENSE.

Cet acte admirable
Est bientôt fini ;
C'est incomparable ;
Bravo Rossini !
Le chagrin l'accable ,
Je souffre pour lui !
Quel bruit effroyable ;
Voilà Rossini.

LE BARON.

Cet acte admirable
Est déjà fini !
C'est incomparable ;
Voilà Rossini !
Quel chagrin m'accable ;
Quel feu ! quel fini !
Épouse coupable ,
Voilà Rossini !

(Dans le fond on chante et l'on figure le final du deuxième
acte du Siège de Corinthe.)

*(Le baron applaudit avec fureur, et sort ensuite après avoir
levé la grille de sa loge : la Baronne, Prosper et Hor-
tense sortent également, après que Prosper a aussi
levé la grille de leur loge.)*

On entend crier dans le lointain : *argent, limonades, des
glaces.*

ACTE V.

Le Théâtre change, et représente un riche salon éclairé et disposé pour une soirée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, BOLAFI.

LA COMTESSE.

Minuit passé et pas encore de nouvelles de l'Opéra, aura-t-il réussi ? n'aura-t-il pas réussi.

BOLAFI.

Il aura réussi belle dame ; gardez-vous d'en douter ; perché pourquoi, le Maestro par excellence, il a le privilège des réussites, pour moi qui connais l'ouvrage, qui ai même donné quelques petits conseils pour le faire, je ne crains qu'une seule chose ; c'est que la salle de l'Opéra qui n'est qu'une salle provisoire ne soit pas assez solide pour résister à la commotion des applaudissemens.

LA COMTESSE.

Ah ! mon Dieu, vous m'effrayez !

AIR : de Turenne.

Vous me rappelez l'aventure
De ces murs jadis si fameux,
S'écroulant pour une mesure
Des trompettes des fiers Hébreux ;
De l'Opéra les voûtes sont bien faites,
Et pour elles, dans ces instans,
Je ne crains pas les applaudissemens ;
Mais je crains beaucoup les trompettes.

BOLAFI.

(*Riant.*) Eh ! eh ! eh !... (*Sérieusement.*) Pardon, si je

change de conversation... je voudrais vi rappeler que vi m'avez promis de faire presser mon mariage avec la jeune et jolie filleule de notre cher baron; je brûle de tenir par quelque chose à la maison de cet excellent ami : oh! l'excellente maison! la table sur-tout.

LA COMTESSE.

Ah! fort bien, je vois que vous êtes aussi un dilettante de salle à manger.

BOLAFI.

Ah! ah! Madame la comtesse, elle est toujours charmante; mais j'entends du bruit.

LA COMTESSE.

Ah! nous allons avoir des nouvelles de l'Opéra.... c'est monsieur Laverdière, mais quel changement dans sa coiffure.

SCENE II.

LES MEMES, LAVERDIERE, sans perruque.

BOLAFI.

Eh! bien mon cher ami, et l'Opéra? réussi?

LA VERDIERE.

Est-ce que j'en sais quelque chose moi?

LA COMTESSE.

Comment vous n'êtes pas entré.

LA VERDIERE.

Oh! si, si, je suis entré... je suis entré au corps de garde, où il m'a fallu décliner mes noms, prénoms et qualités.

LA COMTESSE.

Comment vous avez été arrêté?

LA VERDIÈRE.

A la porte même du théâtre. Vous nous avez vu partir ; le baron en tête avec nos instrumens, nous passons devant le premier concierge, point d'obstacle ; le second concierge regarde et ne dit mot ; seulement en passant, un plaisant qui me reconnaît me crie en riant, M. de Laverdière prenez garde à vous, vous allez exposer votre aile droite... je continue ma marche, lorsqu'à l'entrée du théâtre un homme qui portait une trombone sous le bras, me dit avec fureur : où va Monsieur ? je suis le serpent de l'Opéra... Monsieur, que je réponds... le serpent, le serpent ! s'écrie-t-il, c'est faux, il y a trente-six ans qu'il n'y a plus de serpent dans l'orchestre de l'Opéra... dans la salle je ne dis pas... je reste stupéfait, saisissez-moi cet homme là, s'écrie alors notre individu... et la garde arrive au pas redoublé ; tous nos dilettanti se dispersent et moi saisi par mon autre aile qui résiste mieux que la première... je reste au pouvoir de la maréchaussée et l'on me mène au violon ; voilà pour le moment tout ce que j'ai vu du siège de Corinthe, je m'en vante...

LA COMTESSE.

Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à ce cher baron.

BOLAFI.

Voici du monde nous allons avoir des nouvelles.

UN VALET annonçant.

Madame Tardif.

SCÈNE III.

LES MEMES. Mad TARDIF.

MAD. TARDIF.

Ah ! madame la Comtesse, quelle soirée ! quelle aventure !

LA COMTESSE.

Que vous est-il donc arrivée ?

MAD. TARDIF.

AIR : de *Golconde*.

Avis aux mères de famille,
Mon époux et mes quatre filles,
Qui jamais s'y fut attendu
Dans la foule j'ai tout perdu.

TOUS.

Et l'Opéra,

MAD. TARDIF.

Je n'ai rien vu.

SCENE IV.

LES MÊMES, SAINT-FELIX, EDMON, deux Dilettanti,
et les quatre filles de madame Tardif.

CHOEUR DES HOMMES.

Même air.

Je ramène ces demoiselles,
Leurs angoisses étaient mortelles ;
Mais défenseur de la vertu
A leurs secours je suis venu.

LA COMTESSE.

Et l'Opéra,

TOUS

Je n'ai rien vu.

SCENE V.

LES MÊMES, M. TARDIF.

M. TARDIF.

Même air.

Quel désordre ! quelle cohue !
Tout Paris était dans la rue ,

Pour voir ce chef-d'œuvre inconnu,
Depuis si long-temps attendu.

LA COMTESSE.

Et l'Opéra,

TARDIF.

Je n'ai rien vu.

TOUS

Je n'ai rien vu.

LE VALET.

Madame la baronne de Rémival!

LA COMTESSE.

Ah! cette chère baronne! mais il est inutile de lui demander des nouvelles du *Siège de Corinthe* à elle; je suis bien sûre qu'elle n'y est point allée. (*Elle va au devant de la baronne qui entre avec Prosper et Hortense.*) Arrivez donc, chère baronne. Eh! bien, ce pauvre baron.

LE BARON, dans la coulisse.

Me voilà! me voilà!

BOLAFI.

Eh! c'est la voix de ce cher ami.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON

Me voilà, me voilà, je l'ai vu, j'y étais.

TOUS.

Eh bien?

LE BARON.

AIR ; *le Signal.*

Divin, sublime, étourdissant,
C'est un transport! c'est un délire!...
Jamais une plus noble lyre
N'avait chanté revers plus grand.

Quel tableau séduisant,
C'est un feuillet arraché à l'histoire,
Et ce feuillet sanglant
A nos regards montre un peuple expirant.
Ces casques, ces lances, ces traits,
Ces étendars si cher à la victoire
A nos yeux tout parle de gloire...
C'est un spectacle tout français !...

Les accens du clairon,
Les cris lointains des vierges expirantes
Et le bruit du canon,
Jettent dans l'âme un sentiment profond.
En vain s'avancent aux combats
Des Musulmans les hordes triomphantes,
Les Grecs, comme Léonidas,
Meurent et ne se rendent pas.

Accords mélodieux
Au son divin des harpes éclatantes ;
Pour les Grecs radieux
On voit soudain s'entrouvrir les cieux.
Hélas ! en ces cruels instans,
Où des héros succombe la patrie,
Où les Grecs écrasés mourans
Tombent sous les débris fumans.

Le spectateur saisi
Songe au présent et la pièce finie,
Chacun dit attendri,
En demandant à grand cris Rossini,
Ce n'est point à Corinthe ici
Qu'il a prêté le feu de son génie,
Nous avons entendu le cri
Des martyrs de Missolonghi.

MAD. TARDIF.

Et je n'étais pas là !

LA VERDIÈRE.

Ah ça, baron, vous aviez donc une loge ?

LE BARON.

Oui, une loge qui m'est tombé des nues... une loge... Madame la baronne, vous étiez aussi au siège de Corinthe.

LA BARONNE.

Moi, Monsieur.

LE BARON.

Oui, Madame, vous, et pour vous le prouver... je donne ma filleule à monsieur Prosper.

BOLAFI.

Qu'entends-je, ma caro...

LE BARON.

Pardon, mon ami, ce mariage est nécessaire à mon repos... musicalement parlant.

HORTENSE.

Quoi, Monsieur le baron, votre bon...

LE BARON.

Oui, mon enfant, tu épouseras des demain M. Prosper, je te le jure... par Rossini.

PROSPER.

Puisque je lui dois mon bonheur, il faut bien que je lui rende justice.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Son talent en tous lieux vaillant,
Charme, ravit, captive, entraîne,
Il sut illustrer mainte scène,
Par sa rare fécondité
Du Tibre au Tage il est cité
Pour nous, dont les arts, le génie
Eurent par tout tant de succès,
En écoutant ses accords si parfaits
Rendons hommage à l'Italie ;
Mais soyons fiers d'être Français.

LE BARON, à part.

C'est singulier, il n'a pas l'air trop fâché...

LE VALET.

On demande monsieur le baron.

Faites entrer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VILAC, en coureur.

VILAC.

Pardon, l'honorable compagnie... mais ça presse, voyez-vous... me voilà, moussu le baron, me voilà!... j'apporte la réponse de moussu de Saint-Phar.

LE BARON.

Parbleu, il est bien temps, si c'est comme ça que tu cours quatre lieues en six heures.

VILAC, à part.

Avec ça que j'ai pris un coup.

LA BARONNE, ouvrant la lettre.

Que vois-je?... (Il lit) « Votre demande me surprend, » mon cher baron, il y a plus d'un mois que j'ai cédé ma » loge à votre femme... Saint-Phar. » Se peut-il?

LA BARONNE.

Certainement, monsieur; c'était celle où vous étiez.

LE BARON.

Oh! par exemple! vous saviez donc que j'étais près de vous?

HORTENSE.

Oui, monsieur le baron, nous le savions.

LE BARON.

Ah! vous étiez là aussi; c'est égal, je l'ai juré par Rossini, vous épouserez M. Prosper, je suis trop satisfait de ma soirée pour ne pas être indulgent... quand on peut se dire j'étais au Siège de Corinthe, j'ai vu le Siège de Corinthe, on peut être content de soi-même et des autres.

CHOEUR.

Honneur à la musique
A ses divins concerts,
Sa puissante magie
Enchante l'univers.

(52)

LE BARON au public.

AIR : du *Vaudeville des Maris ont tort.*

Un dilettante d'ordinaire
N'aime que les sons enchanteurs,
Et quand l'orchestre est au parterre,
Ses accords sont très-peu flatteurs.
Des noirs sifflets de la critique,
Sauvez-moi le charivari,
A moins pourtant que la musique
N'en soit faite par Rossini.

REPRISE DU CŒUR.

Honneur à la musique, etc.

20 JY 63

FIN

DE L'IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON,
rue Git-le-Cœur, N° 7.